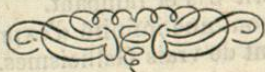


sure que le genre est plus élevé: on n'en trouve qu'un très-petit nombre dans le poème épique, dans la tragédie, et dans les discours sur de grands objets. *Corneille, Racine, Fléchier Bossuet* etc., en ont très-peu. Mais on les trouve en abondance dans la comédie, dans les poèmes sur des sujets plaisants, et dans tout ce qui a rapport au style simple et familier. *Voltaire, Gresset, La Fontaine, Mme de Sévigné*, etc., en sont pleins. Mais ici il y a une grande distinction à faire. L'emploi des Gallicismes donne de la grâce et de la légèreté au style de *Voltaire*; de la finesse et le ton du jour à celui de *Gresset*; de l'enjouement et de la plaisanterie à celui de *Pascal*; de la délicatesse, de la naïveté, et une grâce inexprimable à celui de *La Fontaine* et de *Mme de Sévigné*: mais il ne donne qu'un ton lourd et pédant à celui de l'abbé *D'Olivet*: et la raison en est que ce dernier n'ayant reçu qu'une éducation de collège, n'a pu faire perdre à ces locutions ce qu'elles ont contracté de bas en passant dans toutes les bouches, au lieu que les premiers les ont ennoblies par le goût qui les a dirigés dans le choix qu'ils en ont fait, et par la manière dont ils les ont amenées dans le discours.

(*Beauzée, Douchet, Lévizac et Suard.*)



CHAPITRE II.

DES QUALITÉS

QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE

ET DU STYLE.

PRÉSENTEMENT que nous avons dit tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la Construction grammaticale, sur la Construction figurée, et sur les Gallicismes, il est nécessaire que nous entretenions nos lecteurs des qualités qui contribuent à la perfection du langage et du style, sous le rapport de l'exactitude grammaticale.

La pureté, la netteté, la propriété des expressions, sont des qualités indispensables, soit que l'on parle, soit que l'on écrive; et c'est mal parler sa langue que de les négliger.

L'élégance, la grâce, la précision, la force, la richesse, le naturel, sont d'une nécessité moins rigoureuse; mais leur réunion constitue l'écrivain distingué.

ARTICLE PREMIER.

DES QUALITÉS QUI CONTRIBUENT A LA

PERFECTION DU LANGAGE.

La pureté consiste à n'employer que les mots et les locutions que les règles, ou du moins que l'usage autorise.

La netteté consiste dans l'arrangement des mots.

La propriété des expressions a pour objet la con-

venance qui doit exister entre les mots, et le sens que l'on veut exprimer.

(Marmontel, pag. 376, 378 et 400.)

Partout où ces qualités ne se rencontrent pas, il y a ou *Barbarisme*, ou *Solécisme*, ou *Disconvenance*, ou *Equivoque*, ou *Amphibologie*.

§ I.

DU BARBARISME. (2)

Le Barbarisme est une faute contre la pureté du langage, un tour étranger à la langue que l'on parle.

On fait un Barbarisme, 1^o en employant un mot qui n'est adopté ni par l'*Académie* ni par les bons écrivains; par exemple: *élogier*, au lieu de *louer*; *par contre*, au lieu de *au contraire*; *embrouillamini* au lieu de *brouillamini*; *paralésie*, au lieu de *paralysie*.

(Dumarsais, Encycl. méth., au mot *Barbarisme*.)

2. ^o En prenant un mot dans un sens différent de celui qui lui est assigné par l'usage, par exemple, lorsqu'on se sert d'un adverbe comme si c'étoit une préposition: *Il est arrivé AUPARAVANT midi*, pour dire *avant midi*; *DESSUS la table*, pour dire *sur la table*; *DESSOUS le lit*, pour *sous le lit*.

[Le même.]

(2) Tout le monde sait que le mot *Barbarisme* signifie expressions, tour barbare, c'est-à-dire étranger, parce que tous les peuples étrangers étoient appelés barbares par les Grecs et les Romains,

3. ^o En mettant des prépositions, des conjonctions, ou d'autres mots, où il n'en faut pas; en employant ceux qu'il faut employer: comme lorsqu'on dit, *se venger sur l'un et l'autre*; au lieu de *se venger sur l'un et sur l'autre*; *il ne manquera de faire son devoir*, au lieu de *il ne manquera pas de faire son devoir*; *les père et mère sont obligés*, au lieu de *le père et la mère*, ou *les parents sont obligés*.

(Vaugelas, 545e rem.)

4. ^o En donnant à un mot un nombre que l'usage lui refuse, comme *bonheurs*, *chastetés*, mis au pluriel au lieu du singulier; ou *catacombe*, *funéraille*, mis au singulier au lieu du pluriel.

(Même autorité.)

5. ^o En terminant un mot autrement que l'usage ne le veut: comme si l'on disoit des *yeux de boeuf*, pour des *ocils de boeuf*; des *ails* pour des *aulx*.

6. ^o C'est encore faire un *Barbarisme* que de donner aux parties d'un verbe des formes différentes de celles que l'usage autorise; par exemple, d'écrire, *il soye*, *il aye*, au lieu de *il soit*, *il ait*.

7. ^o Enfin plusieurs, trompés par une fausse analogie entre le simple et les composés, disent: *vous contredites*, *vous dedites*, *vous médites*, *vous maudites*, comme on dit: *vous dites* et *vous redites*; c'est un *Barbarisme*: la pureté de la langue demande, *vous contredisez*, *vous médisez*, *vous maudissez*.

(Beauzée, Encycl. méth.)

§ II.

DU SOLÉCISME. (3)

Le Solécisme viole les règles établies pour la pureté du langage.

Il est possible de faire des Solécismes en plusieurs manières.

1. ° Contre le genre des noms. *J.-J. Rousseau* (*Émile*, liv. I.) fait un Solécisme de genre, quand il dit: *leurs pleurs sont BONNES; les LONGUES pleurs d'un enfant; ELLES ne sont point l'ouvrage de la nature.* Les mots *bonnes, longues, elles*, sont au féminin, quoiqu'ils se rapportent à *pleurs*, qui est un nom masculin.

2. ° Contre le genre et contre le nombre. *P. Corneille* (*Pompée*, act III, sc. I.) fait dire par *Achorée*, parlant de l'arrivée de *César* en *Égypte*: *Il venoit à PLEIN voile*: c'est un Solécisme contre le genre, puisque *voile* de vaisseau a toujours été féminin; c'est un Solécisme contre le nombre, car on ne dit, et l'on ne doit dire qu'au pluriel, *aller, voguer à pleines voiles.*

3. ° Contre les temps. *D. Calmet* dit: *Denis, informé de la marche d'Héloris, le SURPREND de grand*

(3) Solécisme vient du latin *Solecismns* fait d'une voix grecque, (prononcée *Soloikoi* qui signifie *habitants de la ville de Solès*), en y ajoutant la terminaison grecque (prononcée *ismos*), imitation; parce que dans cette ville, fondée sous les auspices de *Solon*, qui y transporta une colonie d'Athéniens, la pureté de la langue grecque se corrompit tellement par leur commerce avec les anciens habitants de la ville de *Solès*, que l'on a fini par dire en proverbe: *faire des solécismes*; c'est proprement parler comme à *Solès*.

matin, avant qu'il eût pu ni ramasser, ni ranger son armée. Le plus-que parfait du subjonctif *il eût pu* ne doit être subordonné qu'à un prétérit du verbe précédent; il est ici subordonné à *surprend*, qui est au présent; c'est un Solécisme, il fallait dire, ou *surprit* au premier verbe, ou *qu'il ait pu* au second.

4. ° C'est faire un Solécisme contre le Régime que de mettre le complément d'un mot sous une autre forme que celle qui est déterminée par la syntaxe. On dit dans le roman de *Zaïde*, en parlant des fenêtres d'une chambre: *Je crus un jour de les avoir ENTENDUES ouvrir.* Il y a là deux Solécismes de Régime. 1. ° La préposition *de* est de trop; le verbe *croire*, suivi d'un infinitif, ne régit pas une préposition. 2. ° *Les* représentant *fenêtres* est le complément d'*ouvrir*, et non d'*avoir entendu*; or, le participe des temps composés d'un verbe actif ne se met en concordance qu'avec son régime direct, quand il en est précédé, et conséquemment *entendues* pèche contre cette règle de syntaxe: il falloit dire: *Je crus un jour les avoir ENTENDU ouvrir.*

L'exemple commun qui les autorise, dit *Masillon*, en parlant des mœurs du siècle, *prouve seulement que la vertu est rare, MAIS NON PAS que le désordre EST permis.* Dans cet exemple, *mais non pas* signifie *mais ne prouve pas*, et ce verbe négatif régit le subjonctif; *est permis* est donc un Solécisme de régime, et l'orateur devait dire, *mais non pas que le désordre soit permis.*

(*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *solécisme*)

§ III.

DES DISCONVENANCES GRAMMATICALES.

Il y a *Disconvenance grammaticale* quand les mots qui composent les divers membres d'une phrase ou d'une période sont construits contre le analogie, ou contre les règles de la syntaxe. Ce que nous voulons dire s'entendra mieux par des exemples.

Il y a *Disconvenance* entre les membres d'une phrase, quand, le premier membre étant affirmatif, on le joint au second par la conjonction *ni*: *Nous défendons que vous insultiez au malheur, NI que vous lui refusiez votre assistance.*

Il faut *Nous défendons que vous insultiez au malheur ET que, etc.*

(Lévisac, art. III, des vices de construction, §. 1er, t. II.)

La même *Disconvenance* a lieu quand, dans une phrase, le premier membre étant négatif, on le joint au second membre par la conjonction *et*; ainsi ne dites point: *Il n'a jamais connu l'amitié ET ses douceurs*; dites: *Il n'a jamais connu l'amitié NI ses douceurs.*

(M. Boinvilliers, pag. 442 de sa Gramm.)

Il y a aussi *Disconvenance* entre les deux membres d'une phrase, quand, le premier étant à l'indéfini, on met le second au défini. Cette *Disconvenance* se trouve dans ce passage de *Despréaux* (Dissertation sur la Joconde, 1re Lettre à M. le Vayer): *Le secret, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle manière, que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous contez.* Il fallait, pour éviter la dis-

convenance, dire: *Le secret, lorsque vous contez une chose absurde, est de vous énoncer, etc.*; ou beaucoup mieux, *le secret en contant est que l'on fût concevoir qu'on ne croit pas soi-même ce que l'on conte*; ou, plus simplement: *qu'on ne la croit pas soi-même.* (Lévisac, même article.)

L'emploi des différents temps du prétérit est une autre source de *Disconvenance*. En voici un exemple.

Il regarde votre malheur comme une punition du peu de complaisance que vous AVEZ EU pour lui dans le temps qu'il vous pria, etc. Le prétérit composé *avez eu* est une faute; il ne peut pas se construire avec *il pria*, prétérit défini, qui marque qu'il s'agit d'un temps entièrement écoulé, et dont il ne reste plus rien: l'analogie exigeait *que vous eûtes.*

(Lévisac, même article.)

Il serait trop long de donner des exemples de toutes les *Disconvenances* qui résultent du mauvais emploi des temps, dans les différents modes. Bornons-nous à avertir que rien n'est plus commun, parce que cet emploi des temps est une des plus grandes difficultés de la langue française.

Pour éviter ces sortes de *Disconvenances*, il faut bien connoître l'emploi et l'usage des temps; et c'est pour cette raison que nous sommes entrés dans de si grands développements sur ce sujet.

Nous pourrions aussi offrir à nos lecteurs un grand nombre de *Disconvenances* de mots, car il s'en rencontre beaucoup dans nos écrivains, et même dans ceux qui sont les plus estimés, parce que, dans la chaleur de la composition, on est plus occupé des pensées que des mots qui les expriment; mais, comme ce seroit sortir un peu de nos fonctions de Gram-

mairiens, nous nous contenterons de recommander à ceux qui écrivent, la plus grande circonspection dans le choix de leurs expressions.

§ IV.

DES PHRASES ÉQUIVOQUES,

amphibologiques, louches.

Équivoque, amphibologique, louche, désignent également un défaut de netteté; mais ils indiquent ce défaut avec des nuances différentes.

Ce qui rend une *Phrase équivoque*, c'est l'indétermination essentielle à certains mots employés de manière que l'application naturelle n'en est pas fixée avec assez de précision.

Ce qui rend une *Phrase amphibologique*, c'est l'emploi fautif ou mal ordonné des pronoms *qui, que, dont*, etc.—*Il, le, la*, etc.—*Son, sa, ses*, etc.— Quelquefois aussi c'est parce que des mots ne sont pas dans la place que marque la liaison des idées, et quelquefois c'est par la simple rapprochement de certains mots qui semblent se fondre en un, et signifier par conséquent tout autre chose.

Enfin, ce qui rend une *Phrase louche*, c'est lorsque les mots qui la composent semblent, au premier coup d'oeil, avoir un certain rapport, quoique véritablement ils en aient un autre, de telle façon que les idées ne sont ni claires ni intelligibles.

(Beauzée.)

De quelque manière qu'une phrase soit ou *équivoque*, ou *amphibologique*, ou *louche*, elle a l'espèce de vice le plus condamnable, puisqu'elle pêche contre la clarté, dit *D'Alembert*, qui est la loi fondamentale du discours, consiste à se faire entendre sans peine; on y parvient par deux moyens: en mettant les idées, chacune à sa place, dans l'ordre naturel, et en exprimant chacune de ces idées. Les idées sont exprimées nettement et facilement, si l'on a évité les tours ambigus, les phrases trop longues, trop chargées d'idées incidentes et accessoires à l'idée principale, les tours épigrammatiques, dont la multitude ne peut sentir la finesse; car l'orateur doit se souvenir qu'il parle pour la multitude.

DES PHRASES ÉQUIVOQUES.

Une *phrase est équivoque* en plusieurs manières.

La première manière a lieu, quand un mot est de l'espèce de ceux qui, sous la même forme matérielle, ont été destinés par l'usage à diverses significations propres: tel est le mot *coin*, qui se dit d'une sorte de fruit; d'un instrument destiné à fendre; d'un angle; et de la matrice qui sert à marquer les monnoies et les médailles. Tel est encore le mot *son*; quelquefois article possessif; quelquefois nom, signifiant tantôt un bruit qui frappe l'oreille, et tantôt la partie la plus grossière du blé moulu. L'intelligence du sens actuel de cette espèce de mots dépend toujours des circonstances où l'on en fait usage, et rarement il y a du doute.

La seconde manière, quand un mot est de l'espèce de ceux qui ont à la vérité une signification et une orthographe différentes, mais dont la prononciation est la même, ou presque la même pour l'oreille:

tels sont les mots *ceint* (entouré); *sain* (dont la constitution n'est point altérée); *saint* (souverainement parfait, ou sacré); *sein* (poitrine extérieure ou intérieure); *seing* (signature). C'est encore aux circonstances à déterminer le sens que l'identité du son semble dérober à l'oreille.

La troisième manière, enfin, a lieu lorsqu'un mot est de l'espèce de ceux qui, outre le sens propre qu'ils tiennent de leur destination primitive, sont encore autorisés, par quelque analogie frappante, à être les signes d'un sens figuré tout différent: tel est, par exemple, dans le *Mariage forcé* (act. I, sc. 6), *Sganarelle*, qui, consultant *Panrace* pour savoir s'il fera bien de se marier, est d'abord trompé par une Équivoque que le docteur explique sur-le-champ.

SGANARELLE. *Je veux vous parler de quelque chose.* PANRACE. *Et de quelle LANGUE voulez-vous vous servir avec moi?* SGAN. *De quelle LANGUE?* PANR. *Oui.* SGAN. *Parbleu! de la LANGUE que j'ai dans la bouche: je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.* PANR. *Je vous dis de quel idiome, de quel langage?* SGAN. *Ah! c'est une autre affaire.*

(*Beauzée*, *Encycl. méth.*, au mot *équivoque*.)

Les Équivoques peuvent être encore occasionnées par le simple rapprochement de certains mots dont la réunion semble former d'autres mots, ou dire autre chose que ce qu'on a réellement intention de dire: par exemple, si l'on disoit: *Je regarde votre amitié comme le plus grand DES AVANTAGES que vous puissiez m'accorder.—Le plus grand DES PLAISIRS que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent.*—Il

sembleroit que l'on dit: *Je regarde votre amitié comme le plus grand DÉSAVANTAGE que vous puissiez m'accorder.—Le plus grand DÉPLAISIR que vous puissiez me faire*, etc. Alors, quoique ces phrases n'aient rien d'irrégulier dans la construction, comme la clarté est le principal mérite de notre langue, on est forcé de remédier à ces Équivoques; et, pour cela, il faut dire: *Je regarde votre amitié comme un des plus grands AVANTAGES, ou comme le plus grand AVANTAGE; et c'est un des plus grands PLAISIRS, ou le plus grand PLAISIR que*, etc.

(*Andry de Boisreg.*, pag. 302.—Et *Beauzée*, même mot.)

Enfin ceux qui cherchent à se distinguer par des *jeux de mots*, des *quolibets*, des *rèbus*, n'y parviennent guère que par l'abus des termes équivoques.

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

(*La Fontaine*, le Rieur et les Poissons.)

Cependant, quand ces jeux de mots sont spirituels et délicats, ils peuvent avoir lieu dans la conversation, dans les lettres, dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les impromptu, et autres petites pièces de ce genre. *Voltaire* pouvoit dire à *Destouches* (Lettre 96e du recueil des lettres en vers):

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Ces sortes de jeux de mots ne sont point interdits, lorsqu'on les donne pour un badinage qui exprime

un sentiment, ou pour une idée passagère; car, si cette idée paroissoit le fruit d'une réflexion sérieuse, si on la débitoit d'un ton dogmatique, elle seroit regardée avec raison comme une petitesse frivole.

(Le Chevalier de Jaucourt, Encycl. méth., art. *Jeu de mots*.)

DES PHRASES AMPHIBOLOGIQUES.

L'emploi des pronoms *qui, que, dont*, etc., est une source d'Amphibologies, parce que ces pronoms, n'ayant par eux-mêmes ni nombre ni genre déterminé, ont une relation nécessairement douteuse, lorsqu'ils ne tiennent pas immédiatement à leur antécédent, ou qu'il se rencontre quelque autre mot auquel on puisse les rapporter. Exemple: *C'est la cause de cet effet, dont je vous entretiendrai à loisir*. On ne sait si *dont* se rapporte à *la cause* ou à *l'effet*; c'est pourquoi, si l'on veut qu'il se rapporte à *la cause*, il faut dire: *C'est la cause de cet effet, de laquelle je vous entretiendrai*; et si l'on veut qu'il se rapporte à *l'effet*, il faut dire: *C'est la cause de cet effet, duquel je vous entretiendrai*, ou mieux encore: *C'est de la cause de cet effet que je vous entretiendrai*.

[*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *équivoque*.]

Mais, si les deux noms auxquels peut se rapporter le pronom sont du même genre et du même nombre, le tour que l'on vient d'indiquer ne remédie à rien. Que faire donc pour lever l'Amphibologie de cette phrase? *C'est le fils de l'homme dont on a dit tant de mal*. Il est indispensable d'en changer la forme entière: si *dont* a rapport à cet homme, dites: *cet homme dont on a dit tant de mal*, ou bien: *celui dont on a dit tant de mal est le fils de cet homme*. Il n'y a point de tour qui ne soit préférable à l'ambiguïté, à l'obscurité.

[*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *équivoque*.]

L'emploi des pronoms de la troisième personne *il, elle, lui, ils, eux, elles, leur*, peut également donner lieu à des Amphibologies, parce que les objets qu'ils expriment étant de la troisième personne, dès qu'il y a dans le discours plusieurs noms du même nombre et du même genre, il doit y avoir incertitude sur la relation des pronoms, qui est indéterminée, à moins qu'on ne sache rendre cette relation bien sensible par quelques-uns de ces moyens qui ne manquent guère à ceux qui savent écrire: *Bien que l'homme juste ait toujours été le temple vivant de Dieu, il n'a pas laissé de vouloir demeurer par une présence spéciale en des lieux consacrés à sa gloire*. Il semble d'abord que cet *il*, sujet, se rapporte au sujet *l'homme juste* qui commence la période, parce qu'en effet les lois de notre construction l'y font rapporter; cependant selon le sens, que l'on ne reconnoît qu'à la fin de toute la période, *il* doit se rapporter à *Dieu*.

Pour faire disparaître l'Amphibologie, il n'y a qu'à faire de *Dieu* le sujet du premier membre, et dire: *Bien que Dieu ait toujours fait de l'homme juste son temple vivant, il n'a pas laissé, etc.* On pourrait dire encore: *Bien que l'homme juste ait toujours été le temple vivant de la Divinité, elle n'a pas laissé de vouloir, etc.* Le changement de genre suffit pour faire disparaître l'Amphibologie.

[*Beauzée*, Encycl. méth.].

Les adjectifs possessifs de la troisième personne *son, sa, ses, leur, leurs*, et les pronoms *le sien, la sienne, les siens, les siennes*, sont, pour la même raison d'indétermination dans le même cas. De là l'Amphibologie de cette phrase: *Il a toujours aimé cette personne au milieu de son adversité*. Ce pro-

nom *son* est équivoque, car on ne sait s'il se rapporte à *cette personne*, ou à *il* qui est celui qui a aimé: quel moyen employer? Il faut donner un autre tour à la phrase, ou la changer. On dira, selon le sens qu'on a en vue: *Au milieu de son adversité IL a toujours aimé cette personne*, parce que *son* se rapporte alors nécessairement à *il*; ou bien dans un autre sens: *Il a toujours aimé cette personne au milieu de l'adversité où ELLE a été, où ELLE est tombée*, etc.

(Beauzée, Encycl. méth., et Vaugelas, 548e rem.)

Le pronom *le*, *la*, *les*, quand il est employé seul avec relation à un nom appellatif antécédent, peut aussi rendre la phrase Amphibologique, s'il est précédé de plusieurs noms de même nombre et de même genre, auxquels on puisse le rapporter. En voici un exemple tiré d'un célèbre auteur: *Qui trouverez-vous qui de soi-même ait borné sa domination, et ait perdu la vie sans quelque dessein de l'étendre plus avant?* Au sens on voit bien que *l'étendre* se rapporte à *domination* et non pas à *vie*, mais parce que *étendre* est propre aux deux noms qui le précèdent, et que *vie* est le plus proche, il fait Amphibologie et obscurité. Il était facile de corriger l'Amphibologie en disant à la fin: *sans quelque dessein d'étendre sa puissance plus avant.*

(Mêmes autorités.)

L'Amphibologie peut encore avoir lieu parce que des noms ne sont pas dans la place que marque la liaison des idées; ainsi dans cette phrase: *Samuel offrit son holocauste à Dieu, et IL lui fut si agréable, qu'IL lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins*; le rapport de ces pro-

noms n'est pas sensible. Pour remédier à cette ambiguïté, il suffisait de dire: *Samuel offrit son holocauste, et Dieu le trouva si agréable, qu'IL*, etc.

(Condillac, chap. XI, pag. 332.)

Le principe de la liaison des idées nous apprendra comment on peut éviter ces défauts: il suffira de faire des observations sur quelques exemples: *Le roi fit venir le maréchal*; IL LUI dit: il est évidemment le roi, et lui le maréchal. Or vous remarquerez que, dans la seconde proposition, les pronoms suivent la même subordination que vous avez donnée aux noms de la première. Si *fit venir* est subordonné à *roi*, *dit* l'est à *il*; et si le *maréchal* est subordonné à *fit venir*, lui l'est à *dit*. La règle est donc, en pareil cas, de conserver dans la seconde proposition la subordination qui est dans la première. Multiplions les noms et les pronoms, et nous verrons ce principe se confirmer:

Le comte dit au roi que le maréchal voulait attaquer l'ennemi; et IL L' assura [4] qu' IL LE forcera dans ses retranchements.

Il n'y a point d'Amphibologie dans cette période quoique le premier membre renferme quatre noms.

(4) Observez que *il l' assura* est une faute: *il lui assura* est la seule manière correcte de parler. ASSURER, on dit *assurer quelque chose* à QUELQU'UN, et *assurer QUELQU'UN* de quelque chose. Assurer veut un régime indirect de personne, quand il signifie certifier, donner pour sûr. Il assure à tous ses amis que le succès de cette entreprise dépend des démarches que vous ferez.

Assurer veut un régime direct de personne, lorsqu'il veut dire témoigner: *Celui qui assure le plus un bienfaiteur de sa reconnaissance, n'est pas toujours le plus reconnaissant.*

56. *Des Phrases louches ou embarrassées.*

La subordination est exacte, parce que les pronoms d'une proposition se rapportent aux noms d'une proposition du même genre; car le rapport se fait de la principale à la principale, et de la subordonnée à la subordonnée. *Il l'assura* est la principale du second membre, et les pronoms se rapportent à la principale du premier: *il à comte, le à roi*. De même *qu'il le forcerait* est la subordonnée du second membre, et les pronoms se rapportent à la subordonnée du premier: *il à maréchal, le à ennemi*.

(Même autorité pag. 333.)

Il n'est pas inutile de faire remarquer que quelquefois, en s'écartant de cette espèce de subordination, on en lie souvent mieux les idées. Vous direz: *il aime cette femme, mais ELLE ne l'aime pas*, plutôt que: *il aime cette femme, mais il n'en est pas aimé*. Ce renversement a bonne grâce toutes les fois que les membres d'une période expriment des idées qui sont en opposition. Cela fait voir que les règles particulières ne sont jamais suffisantes, et qu'il faut toujours en revenir au principe de la liaison des idées qui peut seul éclairer dans tous les cas.

[Condillac, pag. 338.]

DES PHRASES LOUCHES

OU EMBARRASSÉES.

Exemples de quelques expressions qui rendent les constructions louches ou du moins embarrassées:

Tous les jours *de ses vers*, qu' à grand bruit il récite,

Il n'et chez lui voisins, parents, amis *en fuite*,

[Boileau, Satire VIII.]

Il met de ses vers chez lui en fuite, pour *il chasse*

Des Phrases louches ou embarrassées. 57.

de chez lui avec ses vers. La syntaxe de notre langue ne permet pas de pareilles constructions.

(Condillac, de l' Art. d' écrire chap. XII.)

Et ne savez-vous pas que, *sur ce mont sacré*,

Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré?

(Boileau, Satire IX.)

Vole au sommet sur le mont, et tombe au plus bas degré sur le mont!

(Même autorité, même chap.)

Et n'allez pas toujours, *d'une pointe frivole*,

Aiguiser par la queue une épigramme folle.

[Boileau, Art poétique, chant II.]

Aiguiser d'une pointe par la queue!

Pour dire *variez votre style, si vous voulez mériter les applaudissements du public*, le même écrivain prend ce tour:

Voulez-vous du public mériter les amours?

Sans cesse en écrivant *variez vos discours*

(Art poétique, chant I.)

Varié ses discours c'est proprement écrire sur différents sujets. *Les amours, pour les applaudissements*, est mal encore. *En écrivant* est inutile.

(Même autorité, même chap.)

L'auteur des figures de la Bible dit: *Lorsque le combat se donna, Moïse s'adressa à Dieu en tenant ses mains étendues, et formant ainsi la figure de la croix, qui devoit être un jour si salutaire, ET si redoutable à nos ennemis*. Ne diroit-on pas que *si salutaire* a pour régime *nos ennemis*, aussi bien que

58. *Des Qualités nécessaires à la perfection du Style.*

si redoutable, à cause de la conjonction *et*, qui joint ces deux adjectifs? Pour remédier à cet inconvénient de la construction, qui est *louche*, il n'avoit qu'à dire, selon la correction du P. Bouhours, qui devoit être un jour *si salutaire aux fidèles, et si redoutable à leurs ennemis*.

(Th. Corneille, sur la 548e rem. de Vaugelas.)

Une phrase peut encore être *louche*, lorsque, par sa construction, on semble supposer comme réel ce qu'on a pourtant intention de nier, ou comme faux ce qu'au contraire on prétend affirmer: *Si je ne vais pas vous voir, ce n'est pas parce que j'ai du refroidissement pour vous*; le verbe *j'ai* à l'indicatif, à cause de *parce que*, est un aveu réel du refroidissement dont on veut pourtant se défendre: mais en disant: *Ce n'est point que j'aie du refroidissement pour vous; j'aie* au subjonctif, à cause du *que* après la négation, est un désaveu formel et sans ambiguïté du refroidissement dont on se défend.

(Andry de Boisregard, pag. 201.)

ARTICLE II.

DES QUALITÉS NÉCESSAIRES A LA
PERFECTION DU STYLE.

La grâce, l'élégance, la noblesse, la force, le naturel, et toutes ces beautés de langage et de style qui appartiennent au sentiment, sont au-dessus des règles: le goût en est l'arbitre; et il est plus aisé de les sentir à la lecture de nos grands écrivains, qu'il ne seroit aisé de les définir, ou de les décrire.

Des Qualités nécessaires à la perfection du Style. 59.

D'ailleurs, ce qui a rapport au style étant plutôt l'objet de la rhétorique que de la Grammaire, nous nous bornerons sur cet article à une seule observation.

L'art d'écrire parfaitement dans tous les genres consiste d'abord à bien prendre le ton de son sujet; à savoir ensuite choisir l'expression la plus analogue à la pensée, au sentiment, à l'image que l'on veut rendre; à éviter d'être commun, sans cesser d'être naturel; à ne donner à chaque phrase qu'un tour simple et facile, mais cependant à diversifier les formes, les couleurs, les tours, les mouvements du style se souvenant surtout de ce précepte que Montesquieu a tracé en parlant des ouvrages de goût:

„*Les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; celles que nous apercevons d'un coup d'œil doivent avoir de la symétrie.*”

(Marmontel, pag. 411 de sa Gramm.)